

Article

« La mort et l'enfant »

Johanne Gaudet et Guylaine Thauvette

Lurelu, vol. 9, n° 3, 1987, p. 3.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/12989ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

par **Johanne Gaudet** et
Guylaine Thauvette

Je me rappelle très clairement comment j'ai vécu la mort de mon grand-père paternel. J'avais 7 ans.

Libérée de l'école pour 4 jours, j'avais retrouvé mes cousin-e-s au Salon Funéraire et nous n'avions pas perdu une seconde pour nous amuser. J'ai souvenir d'une grande fête inespérée. J'étais à mille lieues de compatir avec papa ou mes tantes dont je ne comprenais ni les larmes, les silences, les habits noirs. Bien sûr, j'aimais grand-papa. Parce que nous faisons des balades ensemble et qu'il me gavait de sucreries et de gomme balloune, parce qu'il m'emmenait, seule, visiter la porcherie, traverser le champ de tabac et jeter un coup d'oeil du côté des tomates à peine mûries. J'aimais grand-papa et j'ai conservé de lui l'image de la tendresse et du plaisir, y compris dans sa mort.

Pourtant, quand nous nous sommes mis-es à la tâche de préparer ce cahier sur la perception de la mort chez les enfants, ce fut avec un brin de recul. Associée à la morbidité, à la violence, à la douleur, au désespoir, la mort est un sujet et une réalité qu'on aimerait mieux oublier.

Je ne vous dirai pas que l'exercice de réflexion que nous avons entrepris nous a permis d'exorciser le monstre. J'ai encore peur de la mort. Oui, la mort existe. Et plus, elle est omniprésente. Il faut en parler entre nous et avec les enfants. Sans détour. Sans la dénier sur-tout.

J'ai, moi, vécu la mort de mon grand-père sans tragédie. «Grand-papa est mort, nous ne le reverrons plus.» Pour certains enfants, la mort peut être tragique lorsqu'elle concerne sa relation avec un être aimé. Pourquoi l'enfant devrait-il contenir ses larmes ou vaquer à ses occupations comme si rien n'était? Il éprouve le besoin de vivre un deuil parfois empreint de rites ou de manifestations comportementales inhabituelles pour marquer sa révolte, son désespoir. Quel enfant, à la suite du décès de son animal préféré, n'a pas pleuré, fait des colères, arrêté de manger et proposé qu'on enterre ou qu'on empaille son chat ou son hamster.

LA MORT et L'ENFANT

Parler de la mort aux enfants, c'est leur permettre d'exprimer leurs émotions quand ils sont confrontés à sa présence, qu'elle soit dramatique ou non.

C'est répondre à leurs questions sans tomber dans les tabous et les mystifications. Parler de la mort aux enfants c'est aborder la dualité des rapports vie-mort, ici-ailleurs... Les êtres et les choses évoluent et se modifient, la vie se transforme. Notre vie aussi agit sur les autres et laisse des

traces. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui. Disparu le nuage. Mais j'ai la mémoire de ce qui était. Le quotidien est bourré de petites morts auxquelles on accorde plus ou moins d'attention selon qu'on y investit une part d'analyse ou d'émotivité. Voilà des pistes. Réussirez-vous à apeurer l'épouvantail? Comme le petit prince et son renard, peut-être l'apprivoiserez-vous.

Johanne Gaudet

